

# Verne

## Cinq semaines en ballon

Édition de William Butcher

Illustrations de Riou et de Montaut



folio  
classique



COLLECTION  
FOLIO CLASSIQUE



Jules Verne

# Cinq semaines en ballon

*Édition présentée, établie et annotée  
par William Butcher*

*Illustrations de Riou et de Montaut*

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2020.

*Couverture : Illustration © Aline de Pazzis.*

## PRÉFACE

*Cinq semaines en ballon (1863) est le premier roman publié de Jules Verne. Il ouvre la voie à sa carrière chez l'éditeur Jules Hetzel, au cours de laquelle il écrira une soixantaine de romans, dont au moins trois mondialement connus. Sans atteindre la majesté, les hauteurs élegiaques de Voyage au centre de la terre, des Aventures du capitaine Hatteras ou de Vingt mille lieues sous les mers, ce roman inaugural est du Verne classique, partout divertissant, sans longueurs ni verbiage, conjuguant savamment les temps forts et les pauses relatives. Du vivant de l'auteur, Cinq semaines est, de tous les Voyages extraordinaires, celui qui se vend le mieux, après Le Tour du monde en quatre-vingts jours.*

*Partant d'une situation dramatique simple, ce roman propose un mélange d'aventures exotiques, de dialogues et d'informations géographiques. Il débute lentement, en maniant le suspense, avant de culminer dans un crescendo palpitant et une conclusion rapide. Le style est lucide, vif, empreint de touches humoristiques. Toutefois, Verne reste prudent en ce qui concerne la fantaisie, ne se permettant que quelques visions extravagantes. Même l'extrapolation et la spéculation sont limitées aux propos des voyageurs et se voient souvent contrées par des arguments plus sages.*

*Bien que la date d'écriture du roman ne soit pas connue avec précision, divers indices la situent en 1862. La rencontre décisive avec Hetzel aurait été arrangée en 1861 ou 1862 par l'auteur de livres d'aventures Alfred de Bréhat.*

\*

*Cinq semaines relate le survol de l'Afrique d'est en ouest par trois Britanniques : le savant Samuel Fergusson, son domestique Joe et son ami Dick Kennedy. La structure du roman est linéaire, suivant à la fois la chronologie et la géographie<sup>1</sup>.*

*L'expédition est présentée à la Royal Geographical Society le 14 janvier 1862, sous le signe de la douce parodie. Le chapitre suivant décrit les réactions internationales, ébahies, au projet d'un voyage transcontinental. Vient ensuite une synthèse des grandes explorations, depuis Heinrich Barth au Soudan en 1849 à Speke et Grant, repartis pour le lac Victoria en 1860, et dont on est sans nouvelles récentes (chapitres IV-V).*

*Après divers préparatifs et incidents, les pionniers arrivent à Zanzibar (XI). En route, Fergusson révèle enfin en quoi son ballon, à double enveloppe, serait novateur : pour monter ou descendre à la recherche de vents favorables, il suffira de chauffer ou de refroidir le gaz, sans perte d'hydrogène ni de lest (X).*

*Après le lancement de l'expédition, le 18 avril (XI), une première halte a lieu sur le mont Duthumi, dans*

1. *Avertissement* : ce qui suit révèle le détail des épisodes dramatiques du roman. Si l'on souhaite en garder la surprise, on se reportera directement à la section « Personnages », p. 10.

la Tanzanie actuelle<sup>1</sup> ; les indigènes de Kazeh voient dans le ballon une représentation de la lune, et dans ses occupants des dieux (XIV). L'on survole successivement la région de l'Unyamwezi (XV), les montagnes de la Lune, en Ouganda (XVII), et le lac Nyanza Victoria (XVIII), en découvrant sur son rivage nord la fameuse source du Nil. Le ballon descend le grand fleuve jusqu'à l'île de Banga ; puis se dirige vers le nord-ouest pour le reste du roman.

Dans la suite, pleine de drames et d'aventures, essentiellement au Congo et en Centrafrique alors largement inconnus, le roman prend tout son essor. Les aéro-stiers sauvent un missionnaire lazarusien supplicié, en tuant un Nyam-Nyam anthropophage (XXII). Verne donne libre cours à son imagination pour inventer les paysages, invariablement dépourvus de toponyme : des montagnes, un volcan et une région aurifère (XXIII). Dans un épisode époustouflant, aux échos pascaliens, il dépeint l'homme immobilisé, assoiffé, perdu dans le désert, abattu, suicidaire (XXIV-XXVII) ; cette déchéance est suivie d'une scène édénique dans une oasis isolée (XXVII).

Parmi les autres péripéties, dont les protagonistes s'échappent par une combinaison d'ingéniosité, de persévérance et de chance, on trouve : des agressions variées par les indigènes, avec menace directe (XV), lancement de flèches (XX) ou envoi de pigeons enflammés (XXX) ; le remorquage du ballon par un éléphant (XXVII) ; une attaque de gypaètes qui déchirent son enveloppe extérieure (XXXII) ; le décollage du ballon en pleine tempête de sable (XXXIV) ; et diverses tentatives de pallier une fuite du gaz.

Revenus dans les régions explorées, on visite le

1. Pour aider le lecteur à se repérer, l'on citera les divisions géographiques actuelles.

royaume d'Adamaoua (XXIX) et le mont Mendif (XXIX), au Cameroun. Au-dessus du lac Tchad, afin d'alléger le ballon déchiré, Joe se jette dans le vide et disparaît (XXXII) ; ses compagnons le recherchent en vain (XXXIII-XXXIV). S'ensuivent les aventures d'un Joe esseulé : capture par les indigènes, risque de noyade, réveil dans un arbre aux serpents, marche forcée, assaut d'insectes et de crocodiles, descente dans la boue du marais (XXXV). Poursuivi par les Arabes, il est enfin sauvé par ses compagnons (XXXVI). Le ballon exécute divers zigzags à travers le Niger et le Mali, en passant par Zinder, à la lisière du Sahara, puis Agadès (XXXVIII), Djenné, Tombouctou (XXXIX) et Ségou (XL).

Dans ce crescendo mouvementé, des cavaliers rebelles poursuivent le ballon déchiré, ce qui oblige les héros à sacrifier successivement la tente, les baromètres, le pemmican et les armes. Les agresseurs parviennent néanmoins à encercler le ballon naufragé. Le 24 mai, après trente-sept jours de voyage, Fergusson et compagnie abandonnent la nacelle, allument un feu et transforment le ballon en simple montgolfière. Dans un dernier sursaut, ils traversent les eaux du Sénégal, pour atteindre un avant-poste français ; l'enveloppe s'abîme alors dans les chutes du fleuve (XLIII). Un court épilogue les conduit à Saint-Louis (Sénégal) puis à Londres.

## Personnages

Dans les romans verniens de la période 1863-1874, bien que le narrateur soit à certains égards omniscient, il ne révèle que rarement les pensées et les sentiments des personnages. Ceux-ci se réduisent souvent à des types, initialement définis par quelques traits saillants et un résumé de leurs actions.

*Les héros de Cinq semaines, anglo-saxons au sens large, jouent des rôles complémentaires : l'ingénieur Samuel Fergusson est décrit comme le « cerveau » de l'expédition, tourné vers l'avenir ; Dick Kennedy en est le « bras », braqué sur le passé ; et Joe la « main », vivant au présent (VI). Tous trois sont des originaux imprévisibles, qui partagent peut-être quelques caractéristiques avec le romancier.*

*Ayant « déjà fait son tour du monde » (I), le docteur Samuel Fergusson, au nom écossais, a participé à plusieurs grandes expéditions historiques. En tant que chef de l'équipe, c'est normalement son point de vue qui est adopté. Il est pragmatique, rationaliste, curieux, altruiste ; mais aussi calme et inquiet, mesuré et visionnaire, stoïque et volontariste, généraliste et spécialiste en tout sujet utile, aventureux et respectueux de la nature — comme Nemo, il est parfois écologiste avant l'heure. En homme « prédestiné aux découvertes » (I), il croit à la fois à la providence, au hasard et à sa bonne étoile. Philosophe à ses heures, mais de façon peu théorique, il permet la transmission des informations géographiques et scientifiques. Membre « de l'église militante et non bavardante », tout en étant « le correspondant le plus actif... du Daily Telegraph<sup>1</sup> » et en prenant un grand nombre de notes pendant l'expédition, sa présentation devant la Société géographique se réduit à un seul mot (I). La force de sa connaissance livresque se révèle quand, d'un simple coup d'œil, il identifie non seulement le genre d'un arbre mais son rôle dans la décapitation historique d'un Français (XII).*

*Kennedy, dont les gravures soulignent la mine écossaise, décrit comme « fidèle » à Fergusson, est moins*

1. Les ellipses, qu'elles soient présentes ou non dans le texte d'origine, sont indiquées, sans crochets, par des points de suspension, la distinction étant le plus souvent évidente.

complexe. Âgé comme le docteur d'une quarantaine d'années, soit un peu plus que l'auteur, ce tireur prodigieux, ce chasseur enragé — à l'instar de Ned Land dans *Vingt mille lieues* — est grand, fort, athlétique, courageux, résolu mais versatile, sceptique mais égoïste — l'initiale K orne souvent des personnages verniens moins intrépides. Malgré sa placidité affichée, il fait des cauchemars spatiaux, dominés par le vertige et les chutes, visions qui reviendront dans plusieurs romans de l'auteur et qui sont assurément d'inspiration personnelle.

Joe, sans âge déterminé, petit et mince, est loyal et intelligent, vigoureux et agile ; tel le clown traditionnel, il aime à dire la vérité sans ambages ; amateur d'interjections et d'extravagances verbales, il a le regard ironique et distancié, en contrepoint de l'attitude ambitieuse de ses compagnons. En 1905, Félix Duquesnel, ami de jeunesse et collègue de Verne à la Bourse, écrit, en pensant assurément à Joe : « moi, qui ai assisté à ses débuts et qui ai posé pour un des personnages de son roman *Cinq semaines en ballon*<sup>1</sup> ». Peu instruit, improvisateur, en proie aux passions, notamment à la cupidité de l'or, possédé de sa propre « philosophie » (VI), tout en affirmant qu'« il n'y a pas philosophie qui tienne » (XXIII), ce « loustic » (VIII) divertit les matelots par ses récits fantaisistes. Il déconstruit, par des danses extravagantes, le statut divin que les indigènes lui accordent ; il lui arrive de régler les différends en trouvant le juste milieu, mais également de faire « un geste indescriptible aux Arabes » (XXXVI). Son point de vue est adopté, pour quelques paragraphes, au palais du sultan (XV) et pour une partie de ses aventures après la chute. Il finira par se racheter en sauvant ses

1. « Tout-Paris » (Félix Duquesnel), *Le Gaulois*, n° 10 023, 23 mars 1905, p. 1, reproduit dans le *Bulletin de la société Jules Verne* [dorénavant : *BSJV*], n° 132, 1999, p. 37.

*compagnons, ce qui renverse la hiérarchie et le fait adouber non seulement par l'épithète d'« ami » (XLIV) mais par un nom complet, Joseph Wilson.*

## Ballon

*Sachant que diriger un ballon reste utopique sans l'invention d'« un moteur d'une puissance extraordinaire, et d'une légèreté impossible » (IX), Verne a recours au compromis plausible de la recherche de courants aériens favorables. Néanmoins, afin de protéger ses arrières, il adjoint une longue explication semi-technique : en résumé, un tube en métal descend du ballon, se réchauffe au chalumeau, puis remonte dans le ballon, ce qui établit un circuit de gaz fermé.*

*Le chalumeau est alimenté par un mélange d'oxygène et d'hydrogène, ce dernier provenant, dans un processus resté mystérieux, de la décomposition de l'eau. Certes ce tour de passe-passe élimine le poids du combustible, et donne au voyage « une durée indéfinie » (X), mais en bafouant quelque peu le principe de la conservation de l'énergie.*

*Vu le danger d'employer l'hydrogène, un raffinement, mis en place dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, consiste à enfermer le chalumeau dans le circuit du ballon. Une autre amélioration, également de longue date, est d'ajouter un ballon supplémentaire, les deux enveloppes restant en communication par une soupape.*

*La première difficulté, plutôt passée sous silence dans le roman, réside dans le peu de variation des vents aux diverses altitudes. La seconde est le risque du contact, explosif, de l'hydrogène avec l'oxygène atmosphérique. Troisièmement, si la montée peut s'effectuer rapidement en chauffant à fond, l'on ne peut descendre qu'en attendant le refroidissement ou en*

*laissant échapper du gaz. Verne admet cette dernière faiblesse, tout en expliquant qu'il est rarement nécessaire de perdre rapidement de l'altitude.*

*Quoi qu'il en soit, la solution vernienne semble avoir été rarement mise en œuvre dans la réalité ; les ballons serviront peu à l'exploration, et presque jamais en Afrique<sup>1</sup>. Tout au plus peut-on signaler quelques tentatives dans l'Arctique, aux résultats variables<sup>2</sup>.*

*L'intérêt du ballon vernien provient en fait, non d'une création technique, mais des divers moyens du bord utilisés pour préserver son équilibre aérostatique et du rôle qu'il joue pour, tout à la fois, abréger le voyage et le prolonger.*

*Dans l'Afrique tropicale, les vents dominants suivent une légère courbe, soufflant d'abord vers le nord-nord-ouest, pour dévier à la longue vers l'ouest-nord-ouest. Le choix s'impose donc de partir de la côte sud-est. Toutefois, un point de décollage plus méridional, situé par exemple en terre portugaise, aurait été possible ; la route choisie possède l'avantage, si c'en est un, de procéder d'un quart du continent sous influence britannique à un quart en train de devenir français, mais également celui d'englober une plus grande section centrale inconnue.*

*À l'intérieur de ce parcours en courbe, Verne met en place une dialectique du hasard et de la providence,*

1. Toutefois, le 13 mai 1893, *L'Intransigeant* rapporte que « Deux ingénieurs, MM. Dex et Ibos », se disposent à faire, en profitant des « courants... réguliers », une traversée de l'Afrique à l'aide d'un double ballon à hydrogène, « comme les héros de Jules Verne » (p. 2).

2. Selon Frederick Paul Walter, que je tiens à remercier, l'expédition arctique (1897) de Salomon Andrée emploie une méthode ingénieuse puisque autorégulatrice de maintenir l'équilibre vertical, toutefois avec un résultat mortel : l'emploi de longues cordes qui peuvent soulager le poids en traînant par terre et même diriger le ballon.

*assortie d'une légère ironie dirigée contre l'idée de l'intervention divine dans les affaires humaines. Cette façon de voyager lui permet de faire passer les héros par des sites prestigieux, tel Tombouctou, et de leur faire vivre une grande variété d'aventures.*

« Une zone moyenne »

*Dans les parties habitées, l'Afrique, connue et inconnue, demeure un espace visuel, la terre étant tenue à distance. Au mieux le paysage devient spectacle — le mot est de Verne —, comme une toile ou un diorama mouvant. Selon la consigne de Fergusson d'éviter le contact avec les indigènes, l'on préfère ne descendre du ballon que pour manger ou boire. Presque chaque fois, on est attaqué, par les Africains ou par les animaux ; hors de question de se promener à pied. Cinq semaines en devient presque un antiroman d'aventures.*

*Un aérostat qui pourrait faire 700 milles par jour et qui survole les difficultés aurait vite fait d'épuiser l'espace disponible. À la limite, le ballon pourrait prendre pour lest de l'eau et des provisions, ne guère atterrir et rester autonome des semaines entières — sauf qu'il n'y aurait plus d'histoire à raconter. Pour Kennedy le trajet ressemble en effet à « un rêve dans un hamac » (XII) ; et Joe considère avec équanimité les incidents survenus — « cela jette de la diversité dans le voyage » (XVI) —, pour conclure, espiègle : « C'est un piètre voyage que le nôtre... et, sans les aventures du lac Tchad et du Sénégal, je crois véritablement que nous serions morts d'ennui ! » (XLIV).*

*Un premier stratagème pour différer la fin du roman consiste à jouer de la troisième dimension, à faire monter ou descendre le ballon. Les indigènes s'y*

*accrochent au moins deux fois, et sont sans hésitation repoussés. En sacrifiant du lest, on enlève le missionnaire ; après sa mort, on abandonne son cadavre, et on le compense par une libération du gaz et un embarquement de pierres, qui s'avèrent être aurifères et que Joe doit progressivement se résigner à jeter. Le ballon est allégé sur la crête d'une montagne par le serviteur, qui avance tout en s'y accrochant (XLI). Les fuites sont compensées en sacrifiant, soit encore du ballast, soit l'enveloppe extérieure, de toute façon détériorée, soit enfin la nacelle.*

*En fait, les diverses ruptures d'équilibre se règlent, jusqu'à un certain point, d'elles-mêmes : le processus de déperdition du gaz se ralentit automatiquement. Même la descente vers la plaine contribue à restaurer quelque peu la force ascensionnelle du ballon.*

*Le ballon sert en somme à la recherche d'un compromis entre sécurité et aventures. D'une part, l'originalité du roman, visible dans le titre, nécessite un trajet rapide. De l'autre, la lenteur est génératrice d'une abondance de dangers naturels. Fergusson avoue peut-être ce dilemme quand il affirme qu'il faut chercher « une zone moyenne entre les périls de la terre et les périls du ciel » (XVI). Autrement dit, la conduite du voyage dans de bonnes conditions dépend de l'équilibre vertical, lui-même intimement lié à l'équilibre horizontal : trop de perturbations, le voyage fait échec ; trop peu, il manque de raison d'être.*

## Monde connu

*Les grands romans de Verne possèdent en général une structure bipartite. La première partie comprend l'entrée en matière, les sections didactiques, le résumé de l'actualité, les préparatifs, la marche sur la trace*

*des prédécesseurs et l'approche progressive des aires géographiques exceptionnelles : tout, en somme, ce qui trouve son origine dans le côté gauche du cerveau, ce qui dépend de la « combinaison », terme qu'emploie Verne pour décrire les aspects conscients de la création. Dans la seconde partie, nettement plus courte, le romancier donne en revanche libre cours à l'imagination, au dépassement, à la transcendance, à la fantaisie.*

*Une telle structure laisse peu de place à une conclusion ; le romancier rechigne à ce que ses grands héros rentrent bourgeoisement au foyer, en renonçant à prendre place dans la martyrologie des morts pour l'exploration<sup>1</sup>. Par sa formation de dramaturge, il se méfie des longues explications ; le plus souvent, en outre, la nature du voyage interdit le retour, que ce soit depuis le Maelstrom, le centre de la terre, le pôle Nord ou la face cachée de la lune.*

*Une telle logique, une telle dichotomie ne sauraient opérer dans Cinq semaines. Certes, les phases de préparation et la part d'inconnu peuvent jouer leur rôle propre. L'Afrique de l'Est familière cède ainsi la place au vide central, lieu de jouissance et d'imagination débridées. Mais le nec plus ultra de l'exploration, l'emblématique source du Nil, se trouve à proximité des contrées déjà explorées. Pire, l'Afrique vierge se situe au cœur du continent, entourée de régions cartographiées, qui foisonnent d'anthroponymes familiers, usés jusqu'à la corde.*

*Sans solution face à ce dilemme, le romancier fait de son mieux pour en minimiser l'importance. Il supprime la dernière section du voyage, arrêtant le roman aux rives du Sénégal, loin de la mer. Dans le premier tiers, à défaut d'éléments nouveaux, il force le côté*

1. Néanmoins, Hetzel l'oblige, dans presque tous les cas, à modifier la fin pour éviter la mort des héros.

*documentaire, le rôle des aérostiers revenant à vérifier l'exactitude des livres qu'ils ont consultés. Ancrer le roman dans le réel sert au moins à en garantir la véracité — Fergusson consulte un atlas « publié à Gotha par son savant ami Petermann » (XII). Verne prétend au début que le Britannique vise plutôt à « relier les travaux [des] voyageurs » qu'à découvrir de nouveaux mondes (I). « Reconnaître les traces [des] devanciers » (XII), processus qui atteint son paroxysme dans la découverte des initiales « A. D. » (Andrea Debono — XVIII), devient dans cette première partie un but en soi.*

## Monde inconnu

*La robinsonnade est au centre des romans de Verne, hantés par le rêve de fuir la société, de recommencer de zéro, de devenir auto-suffisant. Au début de sa carrière, le romancier n'est que trop conscient de l'usure qui gagne les bords des derniers blancs de la mappemonde, et notamment de la disparition des « îles vierges », des terres-refuges loin des hommes.*

*Fergusson souhaite ainsi non seulement résumer, en version accélérée, les explorations historiques, mais aussi aborder l'autre pendant du diptyque voyages-déjà-faits et voyages-restant-à-faire. Il tient à synthétiser les grandes poussées vers le centre de l'Afrique, réalisées depuis le nord-ouest et le sud-est, mais également à les dépasser, à relier les coordonnées extrêmes atteintes jusqu'alors (IV), à trouver le « point d'intersection » (II) des axes des explorations antérieures. L'aérostier cherche en somme à être le premier, et le dernier, explorateur transcontinental de l'Afrique, à tout en savoir, à fermer le livre des découvertes africaines une fois pour toutes.*

*Puisque le romancier sait bien que son invention reste spéculative, tout en incorporant ce qu'il a pu glaner ou deviner, et que toute extrapolation extravagante risque d'être démentie à courte échéance, la démonstration se doit d'être convaincante, ou du moins vraisemblable.*

*Mais ce n'est pas l'essentiel. Dans les livres verniens, la grande motivation se situe au niveau symbolique : dans la découverte personnelle, la démonstration sociale, l'invention d'une autre façon de vivre. Les tâches terre à terre accomplies dans la première partie des romans ne font que retarder la satisfaction de tous les désirs reniés, inassouvis : on vise l'inconnu, l'aventure pure, l'affranchissement des conventions sociales, la libération des souillures humaines, la recherche de l'absolu, le dépassement de soi, en un mot le salut. Ce crescendo libérateur, cette délivrance des contraintes spatio-temporelles, cette apothéose rédemptrice conclut tous les chefs-d'œuvre verniens, écrits pour ainsi dire d'un seul élan.*

*Toutefois, il n'est que partiellement présent dans Cinq semaines. Certes le climax final y est bien mené, exécuté au galop, haletant — sans les longues explications et interminables réintégrations dans la société des années 1870 —, mais de manière sage, policée, sans que l'ordre établi soit heurté. Tout se passe comme si Verne, à ses débuts, contraint par la géographie africaine, n'osait se laisser aller.*

« Blanc partout »

*En termes de longitude, la région inexplorée, dernier grand vide des continents habités, occupe les « quinze cents milles » compris entre « le trente-septième degré » atteint par Speke et « le douzième degré » où s'arrêtent*

les explorations de Barth (XXIX) ; en latitude, il n'en reste que douze degrés (IV).

À l'intérieur de ce blanc irrégulier se trouve le site le plus prestigieux : la source du Nil, qui symbolise, comme Verne le dit, l'ultime fontaine de la connaissance et de la sagesse<sup>1</sup>. Mais sous le soleil... depuis au moins Ptolémée l'on croit savoir que le fleuve sort du lac Victoria<sup>2</sup>. Verne n'encourt donc pas un grand risque en dévoilant le lac célèbre (qu'il appelle Ukerewe) comme origine du Nil (XVIII).

À l'exception de cette lisière, pas vraiment vierge, le cœur de l'Afrique est dépourvu d'apport documentaire, vide de tout repère, libre de tout discours contraignant. Dans le désert fictif, en particulier, il n'existe plus de borne, plus de limite. À la différence des autres romans d'exploration, il n'y existe pas de « point suprême », de but ultime. Sans horizon fixe, l'on n'a pas de raison de se diriger dans une direction particulière ; la liberté totale fait chavirer : il en résulte une désorientation, une agoraphobie, une atonie, un désespoir, un anéantissement, un désir d'en finir. La contemplation du gouffre — spatial et métaphysique — mène, chez le docteur (XXXVI) comme chez tous les grands héros verniens, à un même vertige identique : ayant « perdu le nord », acculés à l'impossibilité de la fuite en avant, pris

1. En fait, l'on se doute depuis toujours que la recherche d'une seule origine est quelque peu réductrice. Pour pouvoir parler de « la » source, il faut interpréter « le Nil » dans un sens restreint et la source comme unique et pouvant émaner d'une grande étendue d'eau.

2. Si au Moyen Âge l'Europe en fait des représentations fantaisistes, les géographes arabes, Edrisi en tête, admettent les récits des marchands d'ivoire qui ont poussé jusqu'aux grands lacs et aux montagnes de la Lune. Quelques années avant *Cinq semaines*, Speke émet, *in situ*, la même hypothèse ; il croit, à tort, à entrapercevoir la source principale.

dans un enfermement absolu, ils connaissent tous peu ou prou la tentation de s'y plonger.

Lors d'une soudaine accalmie (XXVI), Verne développe méthodiquement cette conjonction d'abandons, à la fois corporels, spirituels et ontologiques. Les trois hommes souffrent des tourments de la faim et de la soif ; ils font une dernière ascension à la recherche de vent ; ils étouffent sous la chaleur ; ils éprouvent le « mal du désert », synthèse de planéité, de chaleur vibrante, de calme absolu, d'abattement et de vide, temporel et spatial, car « l'immensité est une forme d'éternité ». Et Fergusson de se croire

penché sur un abîme ; il sentit ses genoux plier ; cette vaste solitude l'effraya ; il était le point mathématique, le centre d'une circonférence infinie, c'est-à-dire, rien ! Le *Victoria* disparaissait entièrement dans l'ombre. Le docteur fut envahi par un insurmontable effroi, lui, l'impassible, l'audacieux voyageur ! Il voulut revenir sur ses pas, mais en vain ; il appela, pas même un écho pour lui répondre, et sa voix tomba dans l'espace comme une pierre dans un gouffre sans fond. Il se coucha défaillant sur le sable, seul, au milieu des grands silences du désert<sup>1</sup> (XXXVI).

*Le blanc du désert est proprement déroutant, le trop-plein d'absence rejette le voyageur en lui-même, qui*

1. Jean-Pierre Picot lie, avec brio, cet épisode aux *Pensées* (1670) de Pascal, notamment ses descriptions de l'infini : « C'est une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part » ; l'homme est « un néant à l'égard de l'infini » (« Jules, Blaise, César et quelques autres... », *BSJV*, n° 51, 1979, p. 97-103). — Dans les citations des manuscrits, des sources ou des autres éditions de *Cinq semaines*, les mots en romain indiquent un texte absent de l'édition de 1867 ; l'italique, un texte commun aux deux. Conséquence de cette alternance, l'italique préexistant est omis.

*craint de trouver dans son for intérieur un nouveau vide, existentiel cette fois. La satisfaction du désir d'exploration culmine, chez un être pourtant des plus positifs, dans une pulsion nihiliste, voire suicidaire. Le moteur de l'imagination vernienne, tirillée entre les labyrinthiques espaces documentés et les blancs infinis, sans indigène encombrant, sans explorateur gâche-tout, risque à tout moment de caler net.*

## Découvertes et déconvenues

*Une fois accomplie l'intégration dans la réalité historique, Verne fait tout pour inverser la logique de la reproduction fidèle des découvertes réelles, pour faire croire que son voyage entrera, lui aussi, dans les annales de l'exploration. Quand les aérostiers abandonnent le minerais aurifère, ils se demandent si des expéditions à venir ne vont pas en publier de « nombreux in-folios » (XXVIII). À défaut de découvrir les sources du Niger, Joe s'enquiert : « Est-ce qu'à la rigueur on ne pourrait pas lui en trouver d'autres ? » (XXXIX). Le roman se termine sur une évocation des « expéditions actuelles de MM. Speke et Grant », dont les résultats pourront avant peu contribuer à « contrôler les propres découvertes du docteur Fergusson » (XLIV).*

*Même si, d'un autre point de vue, le vide crée les vicissitudes et permet donc au roman d'exister, la tentative de dépasser les prédécesseurs est truffée d'impossibilités, de contradictions. Kennedy maintient dès le début que l'expédition est vouée à l'échec (v). Elle revient au mieux à une continuation des efforts d'autrui, au pire à une confirmation de leur exactitude, quitte à être soi-même soumis au même processus dégradant de la confirmation. En tout cas, la seule découverte concrète, tangible, consiste à confirmer la*

*position d'une petite section d'un fleuve qui est déjà connu de bout en bout. Le survol n'est que cela : à la fin, les voyageurs ne disposent d'aucune preuve pour appuyer leur récit, même pas un ballon, seulement les dérisoires notes de Fergusson. Sans trace de leur passage, le voyage devra être recommencé sur le terrain — si ce n'est pas déjà fait.*

*En somme, Verne et ses héros partagent la même angoisse devant l'obsessionnelle opposition connu-inconnu. Le roman se définit par l'abolition des frontières, par le va-et-vient entre le réel et le fictif, par la tension entre la synthèse des publications existantes et le libre cours de la création sans limite. L'anxiété de ne retrouver que les traces des explorateurs précédents fait pousser encore plus en avant ; elle mène ainsi à un épanouissement souvent lyrique, l'union de l'homme et de la terre, l'extase de la défloration. En dernière analyse, le romancier, lui, joue de l'intersection de ses deux inspirations, pour mieux ancrer la fiction dans la réalité, si ce n'est le contraire.*

*Le risque concomitant de faillite de l'imagination vernienne se conjugue avec la fermeture de l'âge d'exploration, moment unique, à la fois craint et désiré, où le monde délicieusement inconnu basculera définitivement dans le banalement connu. L'avenir ne comportera plus d'aventures (les termes sont consonants), plus de surprises, plus rien. Après eux, le déluge : la fin de l'histoire située en Afrique marquera la fin de l'histoire de l'Afrique. La peau de chagrin des territoires inconnus consomme sa propre substance ; dans ce cycle où la jouissance trop rapide mène à l'autodestruction, plus vite on épuise le territoire vierge, plus tôt on sera confronté au vide. Le désir différé, puis trop brièvement assouvi, puis de nouveau renié, est le triomphe et la tragédie de Cinq semaines et de tous les romans verniens.*

## Techniques narratives

*Dans une technique pré-cinématographique, les aventures sont largement visuelles, vues d'un grand nombre de perspectives : des gros plans statiques, des panoramiques, des vues plongeantes ou au ras du sol. Néanmoins, qu'il s'agisse de la voix narrative ou de l'expérience directe des aéroliers, la perspective majoritaire est dirigée vers le bas, ce qui fait que les Africains sont parfois décrits en termes d'« insectes ». Quand Fergusson dit que la vue depuis le ballon ressemble à une carte africaine, qu'il ne voit guère qu'une « conformation orographique » (XIII) — relative au relief —, il révèle assurément une source importante. L'Afrique est cartographiée, en « grand atlas du monde » (III), « comme sur un plan déroulé » (XXX). Le continent n'existe qu'au deuxième niveau ; la terre est rendue lisible, simplifiée, géométrisée, intellectualisée. On passe d'un document-source à un document fictif, mais qui lui-même culmine dans un procès-verbal et dans un article dans le Telegraph — quotidien qui a contribué à sa naissance.*

*À l'exception des nombreuses descriptions des explorations précédentes, il existe peu de retours en arrière. Le grand récit des aventures de Joe, qui y fait exception, est narré d'abord à la troisième personne, mais avec les pensées rapportées au discours direct, récit qui s'interrompt sur le cri désespéré de Joe, englouti dans le marais (XXXV). Au chapitre suivant, le point de vue de Fergusson est adopté jusqu'au sauvetage du domestique. Ensuite, après un repas, Joe raconte à la première personne sa sortie du sable et d'autres péripéties : son récit se fait d'un seul bloc, sur une page et demi, sans paragraphes. En somme, il existe trois retours en arrière pour une seule suite d'événements ; ce qui crée six transitions à ménager.*

*Cette triple trame intercalée, complexité rare chez Verne, pas entièrement justifiée, correspond à un fragment manuscrit ; et c'est la seule section du roman évoquée dans la correspondance (Verne mentionne une modification importante du roman, à l'instigation de son éditeur<sup>1</sup>). Sans pouvoir expliciter la relation de cause à effet impliquée par la conjonction de tant de bouleversements de tous ordres, l'on peut néanmoins en conclure que la forme inhabituelle du récit de Joe n'est sans doute pas imputable au romancier seul.*

*Dans les chapitres centraux, les informations géographiques et scientifiques sont souvent « données à voir », passées par l'expérience des voyageurs ou transmises via le dialogue. Mais dans tout le roman, le narrateur, anonyme et souvent omniscient, n'hésite pas à intervenir. Il fournit au début les informations concernant les explorations africaines ; à la fin il explique, par le biais d'un léger retour en arrière, la présence de soldats français sur les rives du Sénégal. Dans les notes infrapaginales, il corrige ou nuance les propos des personnages, en ce qui concerne notamment la mort de Vogel (xxx) ou le manque de reconnaissance accordée à un explorateur français (xxxviii). Parfois, néanmoins, le narrateur feint l'ignorance : « Ce qui se passa pendant cette nuit affreuse, on l'ignore » (xxvii).*

*Comme toujours dans les romans verniens, les pièges narratifs abondent, le lecteur étant amené à croire à des faits qui se révéleront illusoire : lorsque, par exemple, les aérostiéristes estiment apercevoir un second ballon, cela s'avère vite être une illusion (xxv). Le réalisme de surface cache en fait de multiples voix, des clins d'œil, des apartés laconiques, des pointes subversives.*

*Les conventions romanesques font l'objet d'une ironie particulière, et avant tout celles du roman*

1. Voir la Notice, p. 422.

*d'aventures. Un ouvrage qui aurait pu rester au niveau des récits d'exploration, invariablement vite dépassés, finit par subir une alchimie mystérieuse, rarement étudiée par la critique, pour atteindre le statut de littérature qui perdure.*

## Idéologies

*À certains égards, et sans que l'on sache si Verne a ajusté son tir pour plaire à Hetzel ou à Jean Macé, peut-être son premier lecteur, Cinq semaines paraît plus progressiste, plus « quarante-huitard » que d'autres romans : on y observe des critiques acerbes de la traite (XI), de la guerre (XLI) et de la peine de mort (XX).*

*Mais l'idéologie de Cinq semaines n'en demeure pas moins, à certains égards, conservatrice, réactionnaire, raciste au plus haut point. Les Noirs y sont invariablement montrés comme arriérés, superstitieux, féroces et cannibales ; sans individu qui sorte du moule, sans vertu compensatrice, ils passent leur temps dans l'apathie absolue ou les orgies diaboliques. Ils sont présentés comme proches des animaux ; à plusieurs reprises, ils semblent avoir des queues ou d'autres caractéristiques simiesques, le tout « par souci de comique grossier », constituant « un racisme insupportable<sup>1</sup> ». Cette position est partagée par la majorité des contemporains de Verne, et surtout par la doxa scientifique de l'époque. On a parfois l'impression que son idéologie fait écho aux commentaires de Hetzel dans les marges de ses manuscrits, et que l'éditeur à son tour s'exerce à renforcer des tendances déjà visibles en germe dans les romans<sup>2</sup>.*

1. Jean-Yves Tadié, *Regarde de tous tes yeux, regarde !*, Gallimard, 2005, p. 53.

2. À la lumière de ce que l'on sait des interventions, très

*Il reste toujours possible de penser que Verne ait souhaité exercer sa morgue envers toutes les sociétés humaines, mais que seules celles dirigées contre les non-Européens aient vu le jour. Certes dans Paris au XX<sup>e</sup> siècle il n'est pas tendre à l'égard de ses compatriotes, pris individuellement ou collectivement. Dans Cinq semaines, les commentaires sur la société contemporaine — Hetzel oblige — passent par le biais des mœurs africaines : la sauvagerie que Verne trouve en Afrique existe également ailleurs.*

*Quoi qu'il en soit, et malgré la thèse fondamentale de Jean Chesneaux<sup>1</sup>, dans ce roman l'on ne trouve aucune critique du colonialisme britannique ou français. Verne semble plutôt exprimer la position diamétralement opposée : les aéroliers constituent une force de progrès, ils apportent la civilisation, en transmettant les connaissances, en dissipant l'obscurité, en ouvrant l'Afrique aux vents d'ailleurs. Leur mission civilisatrice rejoint celle de l'évangélisation, qui apporte des bienfaits à « des frères ignorants et barbares, que la religion seule peut instruire et civiliser » (XI). On chercherait en vain une explication au fait que les explorateurs et les missionnaires préparent l'arrivée des envahisseurs. Zanzibar et le Sénégal sont perçus comme des îlots de sécurité et de civilisation relatives, sans la moindre condamnation du processus latent d'acculturation et de colonisation.*

*Il est difficile de séparer cette idéologie résolument pro-européenne de l'anglophilie visible dans le roman. Dans ce récit du début, la mémoire de l'idyllique voyage outre-Manche de 1859 reste encore fraîche. Les Français*

---

soutenues, de Hetzel dans les autres romans, il est possible, mais sans que l'on dispose de preuves, de croire qu'il intervient assez intensivement sur *Cinq semaines*.

1. Jules Verne. *Un regard sur le monde*, Bayard, 2001.

*et les Britanniques manifestent de la compréhension et de l'amitié réciproques, en particulier dans le sauvetage du Lazariste par les aéroliers et, à l'inverse, de ceux-ci par les militaires français, caractérisés par leur humanité et leur cordialité. La douce raillerie initiale envers le patriotisme anglais sera rapidement remplacée par une admiration pour les vertus dites anglo-saxonnes : la volonté d'entreprendre, le courage, les institutions, l'harmonie sociale, l'ouverture aux nouvelles idées. « Ah ! si Caillié fût né en Angleterre, on l'eût honoré comme le plus intrépide voyageur des temps modernes », soupire le narrateur-auteur (XXXVIII).*

*Une certaine anglophobie, cependant largement absente des écrits précédents, est également visible dans le roman suivant, Les Aventures du capitaine Hatteras, ainsi que dans les prières d'insérer de Cinq semaines : selon un de ces brouillons, le romancier rêve d'une grande réussite outre-Manche. Cette admiration perdurera jusque dans Le Tour du monde, mais elle y est déjà accompagnée d'une moquerie certaine, et elle diminuera ensuite radicalement au fil des années<sup>1</sup>.*

*Qu'en est-il des Français dans Cinq semaines ? Dans les Voyages extraordinaires, il n'existe que très rarement des équipes de ce pays, ni même des trios ou des couples. Tout au plus y observe-t-on un individu marginal, parfois le narrateur, qui ne peut guère intervenir dans les événements du roman, par souci d'objectivité mais aussi parce qu'il prend des notes. Plus généralement, on a récemment compris à quel point Verne évite à la fois de commenter les sujets français et de faire visiter l'Hexagone à ses héros, même lors*

1. Les racines de l'anglophobie visible dans les romans tardifs de Verne se trouveraient-elles dans une antipathie de la part de l'éditeur, exprimée très tôt ? Malheureusement, l'on n'a pas exploré à ce jour la question de savoir quelles perspectives de l'éditeur étaient progressivement adoptées par Verne.

*des traversées de l'Europe de l'Ouest. Une des raisons, manifestée dans les états manuscrits successifs, tient aux interventions de l'éditeur à cet égard, qui vont invariablement dans le sens d'un retrait des remarques les plus innocentes. Dans Cinq semaines, les nombreux explorateurs français, qui constituent plus du quart des 129 voyageurs répertoriés dès le premier chapitre, auraient été difficiles à contourner ; en tout cas, il est possible que l'influence de Hetzel y soit moindre, en raison des conditions de publication.*

## Philosophies

À vrai dire, l'originalité vernienne réside ailleurs. Comme Andrew Martin le dit si bien<sup>1</sup>, Cinq semaines crée une philosophie existentielle.

La vision vernienne du monde, rarement exprimée de manière explicite, se laisse néanmoins discerner, d'abord dans les aphorismes humoristiques, d'une simplicité elliptique : « il n'y aura peut-être pas toujours des savants, il y aura toujours des poètes » (XIX) ; « Je ne poursuis pas mon chemin... c'est mon chemin qui me poursuit » (I) ; « Le passé s'effaçait devant l'avenir avec une providentielle rapidité » (XXVIII).

La philosophie proprement vernienne se lit avant tout dans la perception du temps. L'objectif commun, rarement atteint, des personnalités si opposées que sont Fergusson et Joe est d'abolir la contingence, l'inconnu, l'imprévisible, et ainsi de s'appropriier l'avenir, de l'intégrer au présent : « tout peut arriver, donc il faut tout prévoir » (XIV) ; « il faut d'ailleurs considérer ce qui doit arriver comme arrivé déjà, et ne voir que le

1. Dans *The Mask of the Prophet*, 1998, Oxford, Oxford University Press, p. 52-53.

*présent dans l'avenir » (III) — synthèse, ou plutôt juxtaposition, du fatalisme et du volontarisme. Le revers aigre-doux de cette position, mais sans doute lié à elle par des courants souterrains, simultanément détaché et défaitiste, s'exprime dans la conclusion : « ils ne se désespéraient que pour l'avenir » (XXV).*

*Autre façon de déplacer la contingence : les fleuves sont « ces chemins qui marchent », ils sont orientés, mais avant tout ils dirigent le voyageur. Joe déclare vouloir s'y laisser aller, puisque, dans ses paroles, il est résolument fataliste, n'exprimant jamais ni de volontarisme ni de louange, pré-nietzschéenne, de l'énergie. Il dit aimer se laisser dériver, se vautrer dans le confort, renoncer à résister au flux temporel : les agressions des moustiques (XVIII) ou des gypaètes (XXXV) ne le perturbent point, puisque « tout ce qui arrive en ce monde est naturel » (XIV). Dans la pratique, néanmoins, il se montre des plus énergiques et résolu. Fergusson, quant à lui, souhaite chercher l'amont du fleuve, la source ou les sources, remonter le temps coûte que coûte.*

*Mais tous deux sont réunis par une autre synthèse paradoxale : celle du pragmatisme et du panglossisme. Ils expriment à chaque occasion le raisonnement, a posteriori, que ce qui existe est inéluctable, mais en même temps constitue le meilleur choix. Cette justification optimiste du statu quo, ce « fonctionnalisme structural », selon le jargon sociologique, n'est pas exempte d'une certaine dérision. Au sujet de la chute périlleuse de Joe, par exemple, la conclusion est : « [tout n'est-il pas pour le mieux] puisque nous voilà tous les trois en bonne santé ? Par conséquent, dans tout cela, nous n'avons rien à nous reprocher » (XXXVII) ; « il n'y a qu'à suivre les événements et on se tire d'affaire ! » (XXXVII). L'ironie ressort nettement dans la raillerie de ceux qui persistent à nier les explications naturelles : « [tout] cela me rappelle l'histoire*

*de ce grand admirateur de la Providence, qui la louait du soin qu'elle avait eu de faire passer les fleuves au milieu des grandes villes ! » (XXXVII).*

\*

À certains égards, *Cinq semaines* est le roman ver-nien par excellence. Dès le début de la série, il réunit en un seul volume les effets stylistiques, les aspects struc-turels, les thèmes, le ton, la voix, la vision, et même les tics et les manies, de tous les Voyages extraordinaires.

Le génie est impossible à expliquer : tout au plus peut-on en comprendre les circonstances, les anté-cédents, les parallèles. La biographie de Verne a peu éclairci à ce jour de quelle source mystérieuse a coulé la suite ininterrompue des romans les plus célèbres. Les rarissimes études des manuscrits montrent au moins ce que les Voyages auraient pu devenir, sans les interventions massives de Hetzel ; à défaut de pouvoir diagnostiquer l'effet Verne, elles en dissèquent ainsi le corps, ce qui revient à une sorte d'analyse.

Selon la méthodologie traditionnelle, qui présente certains mérites, seule compte, en dernière analyse, la lecture naïve, la confrontation sans intermédiaire du lecteur et du texte, la réaction intuitive à sa matière brute, le délestage de bagages théoriques encombrants.

Quelle que soit l'approche adoptée pour lire le pre-mier roman achevé de Jules Verne, l'on y (re)trouvera une richesse, une modernité, une brillance indis-cutables. Si c'est le plaisir durable procuré par un texte qui en détermine la valeur littéraire, *Cinq semaines*, tout en étant unique en son genre, rejoint les romans les plus célèbres du dix-neuvième siècle.



## Note sur l'édition

### *Principes*

Cette édition suit le texte de l'édition grand in-octavo de 1867. Une explication détaillée de ce choix figure dans la Notice sur le texte (p. 444).

La typographie a été modernisée. Les nombreuses erreurs d'orthographe et les formes obsolètes ont été corrigées, souvent de manière silencieuse.

Les notes de bas de page sont de Jules Verne.

### *Appareil critique*

Dans les citations, les ellipses, qu'elles soient présentes ou non dans le texte d'origine, sont indiquées, sans crochets, par des points de suspension, la distinction étant le plus souvent évidente.

Les numéros de chapitre sont indiqués entre parenthèses.

Pour aider le lecteur à se repérer dans la géographie du roman, l'on citera les divisions géographiques actuelles.

*Liste des abréviations*

/	saut de paragraphe
AdF	Marguerite Allotte de la Fuyë, <i>Jules Verne</i>
BSJV	<i>Bulletin de la société Jules Verne</i>
Entretiens	<i>Entretiens avec Jules Verne, 1873-1905</i>
Ms1, ms2	les deux fragments du manuscrit de <i>Cinq semaines</i>

*Remerciements*

Je tiens à remercier Alexandre Tarrieu de sa grande générosité et Frederick Paul Walter de son amitié fidèle et de sa relecture experte. Je voudrais également exprimer ma dette envers la génération « héroïque » des verniens : avant tout François Raymond, Simone Vierne, Daniel Compère et Olivier Dumas, mais également Jean Chesneaux, Cécile Compère, Marcel Destombes, Piero Gondolo della Riva, Jean-Pierre Picot et Christian Robin.

W. B.



JULES VERNE

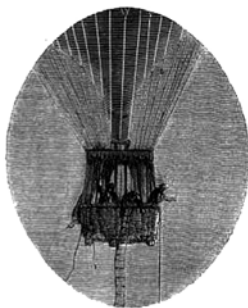
---

CINQ SEMAINES  
EN  
BALLON

VOYAGE DE DÉCOUVERTES EN AFRIQUE

*PAR TROIS ANGLAIS*

ILLUSTRATIONS PAR MM. RIOU ET DE MONTAUT



BIBLIOTHÈQUE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCREATION

J. HETZEL, EDITEUR

18, RUE JACOB, PARIS

1867

CINQ SEMAINES  
EN BALLON





## CHAPITRE PREMIER

La fin d'un discours très applaudi. — Présentation du docteur Samuel Fergusson. — « Excelsior ». — Portrait en pied du docteur. — Un fataliste convaincu. — Dîner au Traveller's Club. — Nombreux toasts de circonstance<sup>1</sup>.

Il y avait une grande affluence d'auditeurs, le 14 janvier 1862, à la séance de la Société royale géographique de Londres, Waterloo Place, 3<sup>2</sup>. Le

président, Sir Francis M..., faisait à ses honorables collègues une importante communication dans un discours fréquemment interrompu par les applaudissements. Ce rare morceau d'éloquence se terminait enfin par quelques phrases ronflantes dans lesquelles le patriotisme se déversait à pleines périodes :

« L'Angleterre a toujours marché à la tête des nations (car, on l'a remarqué, les nations marchent universellement à la tête les unes des autres), par l'intrépidité de ses voyageurs dans la voie des découvertes géographiques. (*Assentiments nombreux.*) Le docteur Samuel Fergusson<sup>1</sup>, l'un de ses glorieux enfants, ne faillira pas à son origine. (*De toutes parts : Non ! non !*) Cette tentative, si elle réussit (*elle réussira !*) reliera, en les complétant, les notions éparses de la cartologie<sup>2</sup> africaine (*véhémente approbation*), et si elle échoue (*jamais ! jamais !*), elle restera du moins comme l'une des plus audacieuses conceptions du génie humain ! (*Trépignements frénétiques.*)

— Hourra ! hourra ! fit l'assemblée électrisée par ces émouvantes paroles.

— Hourra pour l'intrépide Fergusson ! » s'écria l'un des membres les plus expansifs de l'auditoire.

Des cris enthousiastes retentirent. Le nom de Fergusson éclata dans toutes les bouches, et nous sommes fondés à croire qu'il gagna singulièrement à passer par des gosiers anglais. La salle des séances en fut ébranlée.

Ils étaient là pourtant, nombreux, vieilliss, fatigués, ces intrépides voyageurs que leur tempérament mobile promena dans les cinq parties du monde ! Tous, plus ou moins, physiquement ou moralement, ils avaient échappé aux naufrages, aux incendies, aux tomahawks de l'Indien, aux casse-têtes du sauvage,

au poteau du supplice, aux estomacs de la Polynésie<sup>1</sup> ! Mais rien ne put comprimer les battements de leurs cœurs pendant le discours de Sir Francis M..., et, de mémoire humaine, ce fut là certainement le plus beau succès oratoire de la Société royale géographique de Londres.



Mais, en Angleterre, l'enthousiasme ne s'en tient pas seulement aux paroles. Il bat monnaie plus rapidement encore que le balancier de « the Royal Mint<sup>\*2</sup> ». Une indemnité d'encouragement fut votée, séance tenante, en faveur du docteur Fergusson, et s'éleva au chiffre de deux mille cinq cents livres<sup>\*\*</sup>. L'importance de la somme se proportionnait à l'importance de l'entreprise.

L'un des membres de la Société interpella le président sur la question de savoir si le docteur Fergusson ne serait pas officiellement présenté.

\* La Monnaie à Londres.

\*\* Soixante-deux mille cinq cents francs.

« Le docteur se tient à la disposition de l'assemblée, répondit Sir Francis M...

— Qu'il entre ! s'écria-t-on, qu'il entre ! Il est bon de voir par ses propres yeux un homme d'une audace aussi extraordinaire !

— Peut-être cette incroyable proposition, dit un vieux commodore apoplectique, n'a-t-elle eu d'autre but que de nous mystifier !

— Et si le docteur Fergusson n'existait pas ! cria une voix malicieuse.

— Il faudrait l'inventer, répondit un membre plaisant de cette grave Société.

— Faites entrer le docteur Fergusson », dit simplement Sir Francis M... Et le docteur entra au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, pas le moins du monde ému d'ailleurs.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille et de constitution ordinaires ; son tempérament sanguin se trahissait par une coloration forcée du visage ; il avait une figure froide, aux traits réguliers, avec un nez fort, le nez en proue de vaisseau de l'homme prédestiné aux découvertes ; ses yeux fort doux, plus intelligents que hardis, donnaient un grand charme à sa physionomie ; ses bras étaient longs, et ses pieds se posaient à terre avec l'aplomb du grand marcheur.

La gravité calme respirait dans toute la personne du docteur, et l'idée ne venait pas à l'esprit qu'il pût être l'instrument de la plus innocente mystification.

Aussi, les hourras et les applaudissements ne cessèrent qu'au moment où le docteur Fergusson réclama le silence par un geste aimable. Il se dirigea vers le fauteuil préparé pour sa présentation ; puis, debout, fixe, le regard énergique, il leva vers le ciel l'index de la main droite, ouvrit la bouche et prononça ce seul mot :

« Excelsior<sup>1</sup> ! »

Non ! jamais interpellation inattendue de MM. Bright et Cobden, jamais demande de fonds extraordinaires de Lord Palmerston<sup>2</sup> pour cuirasser les rochers de l'Angleterre, n'obtinrent un pareil succès. Le discours de Sir Francis M... était dépassé, et de haut. Le docteur se montrait à la fois sublime, grand, sobre et mesuré ; il avait dit le mot de la situation :

« Excelsior ! »

Le vieux commodore, complètement rallié à cet homme étrange, réclama l'insertion « intégrale » du discours Fergusson dans *The Proceedings of the Royal Geographical Society of London*\*<sup>3</sup>.

Qu'était donc ce docteur, et à quelle entreprise allait-il se dévouer ? Le père du jeune Fergusson, un brave capitaine de la marine anglaise, avait associé son fils, dès son plus jeune âge, aux dangers et aux aventures de sa profession. Ce digne enfant, qui paraît n'avoir jamais connu la crainte, annonça promptement un esprit vif, une intelligence de chercheur, une propension remarquable vers les travaux scientifiques ; il montrait, en outre, une adresse peu commune à se tirer d'affaire ; il ne fut jamais embarrassé de rien, pas même de se servir de sa première fourchette, à quoi les enfants réussissent si peu en général.

Bientôt son imagination s'enflamma à la lecture des entreprises hardies, des explorations maritimes ; il suivit avec passion les découvertes qui signalèrent la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle ; il rêva la gloire des Mungo Park, des Bruce, des Caillié, des Levallant, et même un peu, je crois, celle de Selkirk<sup>4</sup>, le Robinson Crusoé, qui ne lui paraissait pas inférieure. Que d'heures bien occupées il

\* *Bulletins de la Société royale géographique de Londres.*

passa avec lui dans son île de Juan Fernandez ! Il approuva souvent les idées du matelot abandonné ; parfois il discuta ses plans et ses projets ; il eût fait autrement, mieux peut-être, tout aussi bien, à coup sûr ! Mais, chose certaine, il n'eût jamais fui cette bienheureuse île, où il était heureux comme un roi sans sujets... ; non, quand il se fût agi de devenir premier lord de l'amirauté !

Je vous laisse à penser si ces tendances se développèrent pendant sa jeunesse aventureuse jetée aux quatre coins du monde. Son père, en homme instruit, ne manquait pas d'ailleurs de consolider cette vive intelligence par des études sérieuses en hydrographie, en physique et en mécanique, avec une légère teinture de botanique, de médecine et d'astronomie.

À la mort du digne capitaine, Samuel Fergusson, âgé de vingt-deux ans, avait déjà fait son tour du monde ; il s'enrôla dans le corps des ingénieurs bengalais, et se distingua en plusieurs affaires ; mais cette existence de soldat ne lui convenait pas ; se souciant peu de commander, il n'aimait pas à obéir. Il donna sa démission, et, moitié chassant, moitié herborisant, il remonta vers le nord de la péninsule indienne et la traversa de Calcutta à Surate. Une simple promenade d'amateur.

De Surate, nous le voyons passer en Australie, et prendre part en 1845 à l'expédition du capitaine Sturt<sup>1</sup>, chargé de découvrir cette mer Caspienne que l'on suppose exister au centre de la Nouvelle-Hollande.

Samuel Fergusson revint en Angleterre vers 1850, et, plus que jamais possédé du démon des découvertes, il accompagna jusqu'en 1853 le capitaine McClure dans l'expédition qui contourna le continent américain du détroit de Behring au cap Farewell<sup>2</sup>.

En dépit des fatigues de tous genres, et sous tous les climats, la constitution de Fergusson résistait merveilleusement ; il vivait à son aise au milieu des plus complètes privations ; c'était le type du parfait voyageur, dont l'estomac se resserre ou se dilate à volonté, dont les jambes s'allongent ou se raccourcissent suivant la couche improvisée, qui s'endort à toute heure du jour et se réveille à toute heure de la nuit.

Rien de moins étonnant, dès lors, que de retrouver notre infatigable voyageur visitant de 1855 à 1857 tout l'ouest du Tibet en compagnie des frères Schlagintweit<sup>1</sup>, et rapportant de cette exploration de curieuses observations d'ethnographie.

Pendant ces divers voyages, Samuel Fergusson fut le correspondant le plus actif et le plus intéressant du *Daily Telegraph*<sup>2</sup>, ce journal à un penny, dont le tirage monte jusqu'à cent quarante mille exemplaires par jour, et suffit à peine à plusieurs millions de lecteurs. Aussi le connaissait-on bien, ce docteur, quoiqu'il ne fût membre d'aucune institution savante, ni des Sociétés royales géographiques de Londres, de Paris, de Berlin, de Vienne ou de Saint-Pétersbourg, ni du Club des voyageurs, ni même de Royal Polytechnic Institution, où trônait son ami le statisticien Cockburn<sup>3</sup>.

Ce savant lui proposa même un jour de résoudre le problème suivant, dans le but de lui être agréable : Étant donné le nombre de milles parcourus par le docteur autour du monde, combien sa tête en a-t-elle fait de plus que ses pieds, par suite de la différence des rayons ? Ou bien, étant connu ce nombre de milles parcourus par les pieds et par la tête du docteur, calculer sa taille exacte à une ligne près ?

Mais Fergusson se tenait toujours éloigné des

corps savants, étant de l'église militante et non bavardante ; il trouvait le temps mieux employé à chercher qu'à discuter, à découvrir qu'à discourir<sup>1</sup>.

On raconte qu'un Anglais vint un jour à Genève avec l'intention de visiter le lac ; on le fit monter dans l'une de ces vieilles voitures où l'on s'asseyait de côté comme dans les omnibus : or il advint que, par hasard, notre Anglais fut placé de manière à présenter le dos au lac ; la voiture accomplit paisiblement son voyage circulaire, sans qu'il songeât à se retourner une seule fois, et il revint à Londres, enchanté du lac de Genève<sup>2</sup>.

Le docteur Fergusson s'était retourné, lui, et plus d'une fois pendant ses voyages, et si bien retourné qu'il avait beaucoup vu. En cela, d'ailleurs, il obéissait à sa nature, et nous avons de bonnes raisons de croire qu'il était un peu fataliste, mais d'un fatalisme très orthodoxe, comptant sur lui, et même sur la Providence ; il se disait poussé plutôt qu'attiré dans ses voyages, et parcourait le monde, semblable à une locomotive, qui ne se dirige pas, mais que la route dirige.

« Je ne poursuis pas mon chemin, disait-il souvent, c'est mon chemin qui me poursuit. »

On ne s'étonnera donc pas du sang-froid avec lequel il accueillit les applaudissements de la Société royale ; il était au-dessus de ces misères, n'ayant pas d'orgueil et encore moins de vanité ; il trouvait toute simple la proposition qu'il avait adressée au président Sir Francis M. et ne s'aperçut même pas de l'effet immense qu'elle produisit.

Après la séance, le docteur fut conduit au Traveler's Club, dans Pall Mall ; un superbe festin s'y trouvait dressé à son intention ; la dimension des pièces servies fut en rapport avec l'importance du personnage, et l'esturgeon qui figura dans ce splendide

repas n'avait pas trois pouces de moins en longueur que Samuel Fergusson lui-même.



*Festin dans Pall Mall.*

Des toasts nombreux furent portés avec les vins de France aux célèbres voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique. On but à leur santé ou à leur mémoire, et par ordre alphabétique, ce qui est très anglais : à Abbadie, Adams, Adanson,

Andersson, Arnaud, Baikie, Baldwin, Barth, Battuta, Beke, Beltrame, Bou Derba, Bimbashi, Bolognesi, Bowdich, Belzoni, Bonnemain, Brisson, Browne, Bruce, Brun Rollet, Burchell, Burckhardt, Burton, Cailliaud, Caillié, Campbell, Chapman, Clapperton, Clot-Bey, Colonieu, Courval, Cumming, Cuny, Debono, Decken, Denham, Des Avanchers, Dicksen, Dickson, Dochard, Du Chaillu, Duncan, Durand, Duroulé, Duveyrier, Erhardt, d'Escayrac de Lauture, Ferret, Fresnel, Galinier, Galton, Geoffroy, Golberry, Hahn, Halm, Harnier, Hecquard, Heuglin, Hornemann, Houghton, Imbert, Kaufmann, Knoblecher, Krapf, Kummer, Lafargue, Laing, Lajaille, Lambert, Lamiral, Lemprière, John Lander, Richard Lander, Lefebvre, Lejean, Levailant, Livingstone, McCarthy, Magyar, Maizan, Malzac, Moffat, Mollien, Monteiro, Morrison, Mungo Park, Neimans, Overweg, Panet, Partarrieu, Pascal, Pearce, Peddie, Peney, Petherick, Poncet, Prax, Raffanel, Rath, Rebmann, Richardson, Riley, Ritchie, Rochet d'Héricourt, Rungawi, Roscher, Rüppell, Saugnier, Speke, Steudner, Thibaut, Thompson, Thornton, Toole, Tousny, Trotter, Tuckey, Tyrwhitt, Vaudey, Vayssière, Vincent, Vinco, Vogel, Wahlberg, Warrington, Washington, Werne, Wild<sup>1</sup>, et enfin au docteur Samuel Fergusson qui, par son incroyable tentative, devait relier les travaux de ces voyageurs et compléter la série des découvertes africaines.

## CHAPITRE II

Un article du *Daily Telegraph*. — Guerre de journaux savants. — M. Petermann soutient son ami le docteur Fergusson. — Réponse du savant Koner. — Paris engagés. — Diverses propositions faites au docteur.

Le lendemain, dans son numéro du 15 janvier, le *Daily Telegraph* publiait un article ainsi conçu :

L'Afrique va livrer enfin le secret de ses vastes solitudes ; un Œdipe moderne nous donnera le mot de cette énigme que les savants de soixante siècles n'ont pu déchiffrer<sup>1</sup>. Autrefois, rechercher les sources du Nil, *fontes Nili quærere*<sup>2</sup>, était regardé comme une tentative insensée, une irréalisable chimère.

Le docteur Barth, en suivant jusqu'au Soudan la route tracée par Denham et Clapperton ; le docteur Livingstone, en multipliant ses intrépides investigations depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au bassin du Zambèze ; les capitaines Burton et Speke, par la découverte des Grands Lacs intérieurs, ont ouvert trois chemins à la civilisation moderne ; leur point d'intersection, où nul voyageur n'a encore pu parvenir, est le cœur même de l'Afrique. C'est là que doivent tendre tous les efforts.

Or, les travaux de ces hardis pionniers de la science vont être renoués par l'audacieuse tentative du docteur Samuel Fergusson, dont nos lecteurs ont souvent apprécié les belles explorations.

Cet intrépide découvreur (*discoverer*) se propose de traverser en ballon toute l'Afrique de l'est à l'ouest. Si nous sommes bien informés, le

point de départ de ce surprenant voyage serait l'île de Zanzibar sur la côte orientale. Quant au point d'arrivée, à la Providence seule il est réservé de le connaître.

La proposition de cette exploration scientifique a été faite hier officiellement à la Société royale de géographie ; une somme de deux mille cinq cents livres est votée pour subvenir aux frais de l'entreprise.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette tentative, qui est sans précédents dans les fastes géographiques.

Comme on le pense, cet article eut un énorme retentissement ; il souleva d'abord les tempêtes de l'incrédulité, le docteur Fergusson passa pour un être purement chimérique, de l'invention de M. Barnum, qui, après avoir travaillé aux États-Unis, s'appêtait à « faire » les îles Britanniques<sup>1</sup>.

Une réponse plaisante parut à Genève dans le numéro de février des *Bulletins* de la Société géographique<sup>2</sup> ; elle raillait spirituellement la Société Royale de Londres, le Traveller's Club et l'esturgeon phénoménal.

Mais M. Petermann, dans ses *Mittheilungen*<sup>3</sup>, publiés à Gotha, réduisit au silence le plus absolu le journal de Genève. M. Petermann connaissait personnellement le docteur Fergusson, et se rendait garant de l'intrépidité de son audacieux ami.

Bientôt d'ailleurs le doute ne fut plus possible ; les préparatifs du voyage se faisaient à Londres ; les fabriques de Lyon avaient reçu une commande importante de taffetas pour la construction de l'aérostas ; enfin le gouvernement britannique mettait à la disposition du docteur le transport le *Resolute*, capitaine Pannet.

Aussitôt mille encouragements se firent jour, mille félicitations éclatèrent. Les détails de l'entreprise parurent tout au long dans les *Bulletins de la société géographique* de Paris ; un article remarquable fut imprimé dans les *Nouvelles annales des voyages, de la géographie, de l'histoire et de l'archéologie* de M. V.-A. Malte-Brun<sup>1</sup> ; un travail minutieux publié dans *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*, par le docteur W. Koner<sup>2</sup>, démontra victorieusement la possibilité du voyage, ses chances de succès, la nature des obstacles, les immenses avantages du mode de locomotion par la voie aérienne ; il blâma seulement le point de départ ; il indiquait plutôt Masuah, petit port de l'Abyssinie, d'où James Bruce, en 1768, s'était élancé à la recherche des sources du Nil. D'ailleurs il admirait sans réserve cet esprit énergique du docteur Fergusson, et ce cœur couvert d'un triple airain qui concevait et tentait un pareil voyage.

Le *North American Review*<sup>3</sup> ne vit pas sans déplaisir une telle gloire réservée à l'Angleterre ; il tourna la proposition du docteur en plaisanterie, et l'engagea à pousser jusqu'en Amérique, pendant qu'il serait en si bon chemin.

Bref, sans compter les journaux du monde entier, il n'y eut pas de recueil scientifique, depuis le *Journal des missions évangéliques* jusqu'à la *Revue algérienne et coloniale*, depuis les *Annales de la propagation de la foi* jusqu'au *Church Missionary Intelligencer*<sup>4</sup>, qui ne relatât le fait sous toutes ses formes.

Des paris considérables s'établirent à Londres et dans l'Angleterre, 1° sur l'existence réelle ou supposée du docteur Fergusson ; 2° sur le voyage lui-même, qui ne serait pas tenté suivant les uns, qui serait entrepris suivant les autres ; 3° sur la question de savoir s'il réussirait ou s'il ne réussirait pas ; 4° sur les probabilités ou les improbabilités du retour du docteur Fergusson.

On engagea des sommes énormes au livre des paris, comme s'il se fût agi des courses d'Epsom. Ainsi donc, croyants, incrédules, ignorants et savants, tous eurent les yeux fixés sur le docteur ; il devint le lion du jour sans se douter qu'il portât une crinière. Il donna volontiers des renseignements précis sur son expédition. Il fut aisément abordable et l'homme le plus naturel du monde. Plus d'un aventurier hardi se présenta, qui voulait partager la gloire et les dangers de sa tentative ; mais il refusa sans donner de raisons de son refus.



De nombreux inventeurs de mécanismes applicables à la direction des ballons vinrent lui proposer leur système. Il n'en voulut accepter aucun. À qui lui demanda s'il avait découvert quelque chose à cet égard, il refusa constamment de s'expliquer, et s'occupa plus activement que jamais des préparatifs de son voyage.

# Jules Verne

## Cinq semaines en ballon

« J'ai écrit *Cinq semaines en ballon* non pas comme une histoire de ballons, mais de l'Afrique. La géographie et le voyage m'ont toujours fasciné », témoigne Jules Verne. Dans cette extraordinaire aventure, parue en 1863, trois hommes – un savant, un chasseur et un serviteur – explorent le cœur de l'Afrique. Ils y découvrent un désert mortifère, des tribus cannibales et l'emblématique source du Nil, dont ils devancent de quelques semaines la découverte réelle. Appuyé sur une connaissance approfondie des explorations contemporaines, Verne se projette, par la fiction, dans cette dernière grande terre vierge du globe. Son roman foisonne de dialogues comiques, d'épisodes époustouflants, de scènes dramatiques et de débats sur l'altérité. Mais le véritable héros du roman est le ballon lui-même, dont nous suivons les aventures, en craignant pour sa vie. Le résultat est la parfaite synthèse du réalisme et de la fantaisie.

### Texte intégral

*« Résumé de toutes les connaissances fournies par les découvertes modernes sur l'intérieur du continent africain. Science solide, jointe à un talent éminent de romancier et d'écrivain. C'est le procédé de Walter Scott appliqué à la géographie. Récit singulièrement dramatique et attachant. »*

CATALOGUE DE L'ÉDITEUR HETZEL (1866)



Cinq semaines en ballon  
**Jules Verne**

Cette édition électronique du livre  
*Cinq semaines en ballon* de Jules Verne  
a été réalisée le 13 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072722172 - Numéro d'édition : 315475).

Code Sodis : N88497 - ISBN : 9782072722196.

Numéro d'édition : 315477.